

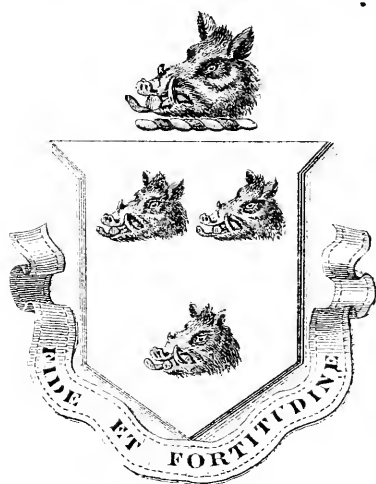
Accessions

159. 813

Shelf No.

XG. 3656.3

Barton Library.



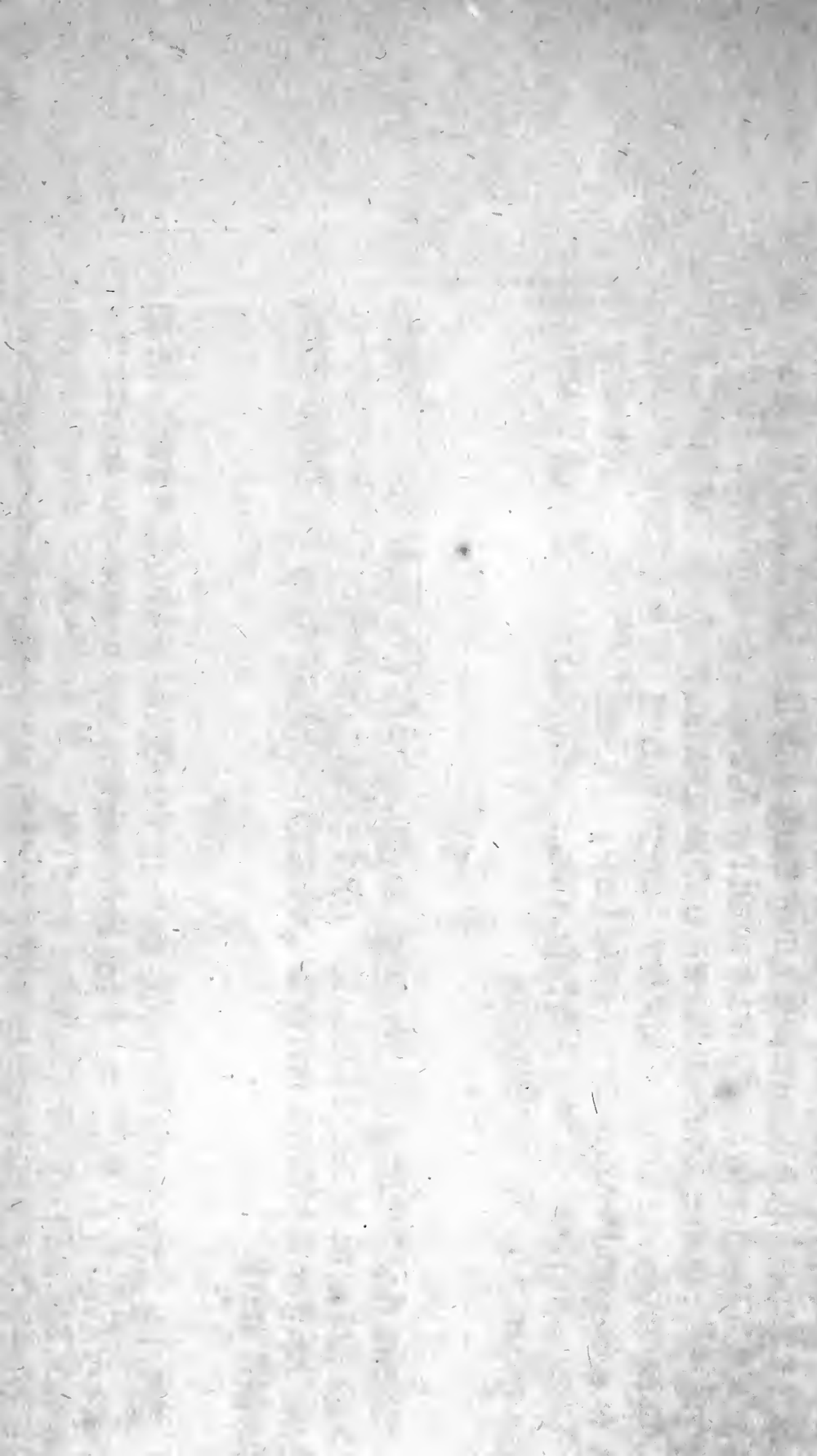
Thomas Pennant Barton.

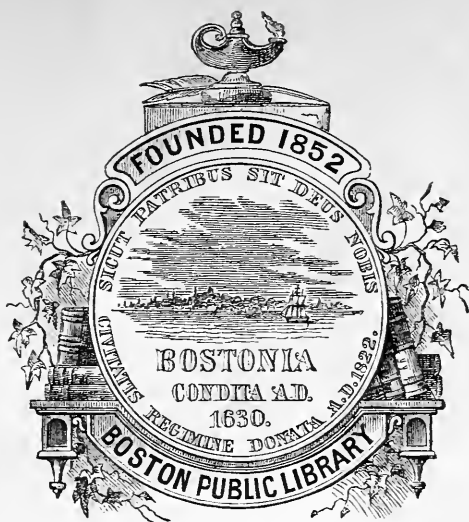
Boston Public Library.

Received, May, 1873.

Not to be taken from the Library.







302

PAMPHLETS.

French
Revolution
1788

Barton Library

XG.3656.3

157 812

May, 1873

LA RÉFLEXION

FAITE UN PEU TARD,

OU

LE VOYAGEUR BABILLARD.

*DÉDIÉE A MY LORD W***.*



A LONDRES,

Et se trouve à Paris, chez les Marchands
de Nouveautés.

1788.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

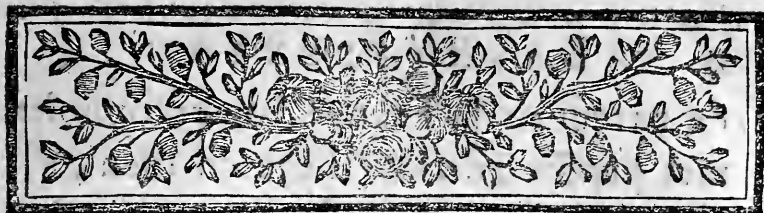
THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO



LA RÉFLEXION

FAITE UN PEU TARD.

DÉDIÉE A MYLORD W***.

Nunquam est tardius.

POURQUOI renoncerais-je à ma patrie ? Parce qu'il a plu à mes parens de me faire voyager dès le berceau , & ensuite fixer leur domicile dans une des Capitales de l'Europe (1). Non... je suis Français , ce seul nom m'est cher... Mon extrait de baptême , que mon pere a eu soin de conserver dans ses archives , me fournira le moyen d'exécuter le projet que j'ai

(1) Londres.

4 LA RÉFLEXION

de parcourir la France , de reconnoître mes parens , de leur faire du bien , s'ils en ont besoin , & enfin de mourir dans mon pays natal. (1)

Telle fut la réflexion que je fis à l'âge de cinquante-neuf ans : mes parens m'avoient laissé en mourant une fortune honnête, que j'ai eu soin de conserver, & même d'augmenter par un bel hôtel, & une superbe charge que je viens de vendre pour terminer ma carrière en voyageant. Mes Lecteurs diront, sans doute, que je tombe en enfance; ils se tromperont, car *on fait des folies à tout âge.*

Je devrois, au commencement de cette Brochure, donner une idée de ma naissance, de mon état, &c. &c. Mais, après tout, qu'importe au Public qui je suis?.. Je ne prétends pas au titre d'Auteur; mon but est seulement de m'amuser, de raconter ce que j'ai vu en France, & d'avouer

(1) Paris.

mes foiblesses ; alors , comme cela vaut une Préface , je commence :

Ne crois pas , Mylord , devoir à la politique du tems , la dédicace de cette Brochure , mais à l'amitié que je t'ai vouée depuis plus de vingt ans. Tu fais qu'avant de partir de Londres je vendis (malgré tes observations) meubles & immeubles ; le regret que j'avois de t'abandonner me força de te quitter sans te faire mes adieux , & j'avoue que ma folle passion surpassa l'amitié que j'avois pour toi.

Enfin , après avoir vendu mes meubles , j'allai passer la nuit à l'hôtel de G... J'ordonnai à Charles , mon premier Laquais , que je fis alors mon Valet-de-chambre , Secrétaire , Intendant. &c. &c. je lui ordonnai , dis-je , de me faire tenir des chevaux de poste tout prêts pour le lendemain matin. A la pointe du jour ma voiture arriva ; je fis placer ma vache , & deux valises , Charles auprès de moi , & nous partîmes ; nous fûmes bientôt

rendus à Douyres; nous nous embarquâmes, & peu de tems après je vis la première ville de ma patrie (1).

Arrivé à Calais, j'entrai dans la première auberge pour me reposer un peu; le lendemain, je me disposai à partir pour Paris, & avec le secours de la poste, nous y arrivâmes en deux jours. Mais, que vois-je en entrant dans cette Capitale! un petit château d'où sort un grossier personnage qui me demande : *N'avez-vous rien contre les ordres du Roi?* Je fais ouvrir ma vache & mes valises, & les ordres du Roi, (ou plutôt ceux de ses Fermiers exécutés,) on me laisse passer outre. Me voilà donc dans mon pays natal, que je n'ai habité que dans mon enfance : mais heureusement que mon Valet - de - chambre avoit été faute-ruisseau (2) dans sa jeunesse, & qu'il

(1) Calais.

(2) On appelle *faute - ruisseau* le dernier Clerc d'un Procureur ou Huissier; mais Charles m'a dit cent fois qu'il avoit préféré à être laquais plutôt que de continuer son premier état, parce qu'il avoit juré d'être toute sa vie honnête homme.

connoissoit entièrement cette superbe & grande ville.

Charles nous fit conduire dans la rue de Seine ; il me conseilla de louer un appartement garni ; nous entrâmes à l'hôtel d'A...., où l'on m'en montra un qui étoit assez bien meublé ; je payai la moitié du mois comptant , & je m'y instalai. La route m'ayant extrêmement fatigué , j'espérois sur le repos de la nuit prochaine : je me couchai de bonne heure ; à peine fus-je dans mon lit , que je me sentis tourmenté par une quantité prodigieuse d'insectes qui m'empoisonnoient chaque fois que le hasard me les faisoit toucher : je sonnai mon Valet-de-chambre ; il m'apporta de la lumière, qui les dispersa ; je commençai alors à m'appercevoir qu'il y avoit à Paris plus de luxe que de propreté ; car , au coup-d'œil , mon appartement étoit très-propre , & sous la tenture étoit un gros papier gris plein de trous , qui servoit de retraite à mes ennemis : le lendemain

LA RÉFLEXION

j'étois plus fatigué que d'avoir couru la poste ; je sortis dès le matin pour louer un autre appartement ; j'en trouvai un rue de Chartres , qui me coûta moitié plus cher , parce qu'il étoit près du Palais Royal : comme il étoit plus propre , je l'arrêtai.

Les conventions faites , je veux prendre le chemin de la rue de Seine ; mais que fut mon embarras ! Je m'égare ... Je ne trouve pas à Paris comme à Londres ces superbes trottoirs qui vous mettent à l'abri des voitures ; sans cesse j'entends crier , *Gare , Gare* je veux me sauver , je me trouve arrêté par l'un , poussé par l'autre ; la pluie me surprend , je suis inondé par les gouttières : fatigué autant par l'inquiétude , que par les cris des Brocanteurs qui roulent dans cette ville , je fais signe à un Cocher de fiacre de venir me chercher , deux se présentent à ma vue , se disputant l'honneur de me conduire : l'un est Français , l'autre est Anglais ; au quel donner la préférence ? Le Français prétend que je l'ai appelé le

premier , l'Anglais croit avoir le droit primitif , parce qu'il me juge son compatriote , & que sa voiture imite celle de ma prétendue nation. La querelle de ces rustiques devient vive : la pluie augmente ; & pour me faire conduire à mon hôtel , je me vois obligé de profiter d'un parapluie qu'un commissionnaire m'offre avec instance : j'arrive enfin chez moi ; je fais porter mes effets dans mon nouveau logement , avec Charles , qui est un excellent garçon , qui connoît parfaitement la Capitale ; j'en fais dès ce moment plutôt mon ami & mon confident , que mon Valet.... L'heure du dîné arrivée , je le fais manger avec moi , & ensuite nous sortons pour prendre l'air ; le Palais Royal eut notre première visite ; nous nous promenâmes sous les arcades pour y admirer de charmantes boutiques de toutes especes ; nous entrâmes ensuite dans le jardin , que je regardai comme le Temple de la Félicité. Charles me fit observer des tentes que le Maître du café

de Foix faisoit placer pour attirer le Public ; nous y fûmes prendre des glaces , & j'entendis quelques élégantes (qui , sans réfléchir sur la peine des ouvriers & sur l'intérêt du propriétaire ,) se plaignoient de ce qu'on faisoit travailler dans la belle saison au milieu de ce charmant endroit ; & qu'enfin il étoit désagréable de se voir confondues parmi les pierres & les Maçons. Ce discours m'amusa d'autant plus , que celles qui le tenoient étoient , à coup sûr , des femmes entretenues , qui ne tenoient leur bonheur que de la folie de quelques adorateurs. Nous sortîmes de là , & nous fûmes dans un lieu appelé les Boulevards. Après avoir fait quelques tours , nous vîmes une foule de monde près d'un beau bâtiment ; nous approchons , & nous voyons que c'est une salle de spectacle : on nous dit que c'est celui des Italiens ; nous prenons des billets , & nous y entrons.

Ah ! Mylord , que je m'y amusai ! les décorations étoient charmantes ; je

voyois avec plaisir de gros Robins à longues perruques, sans cesse la lorguette en main; quelques Abbés coquets, qui, par des yeux avides, dévoroient toutes les élégantes; des Petits-Mâîtres musqués qui voltigoient auprès de ces femmes, qui indubitablement s'étoient étudiées pour remporter le premier prix sur la coquetterie: je me trouvai par hasard auprès d'une de ces Divinités, qui sembloit, en me parlant, m'honorer de sa protection. (Je ne veux point ici usurper la qualité d'un Peintre,) je dirai seulement, que, sans être jolie, elle étoit jeune & fraîche: enfin, lorsqu'elle s'aperçut que j'étois Etranger, elle devint moins sévère, & elle s'apprivoisa de manière que je m'aperçus qu'elle étoit une de ces femmes à bonne fortune; le spectacle fini, je lui tirai ma révérence, & je me disposois à la quitter; mais elle me suivit; & lorsqu'elle vit que Charles & moi nous prenions une voiture, elle nous demanda fort adroitement une

place ; & à peine y fut - elle placée , qu'elle nous déclara sa misère.

« Je suis fort élégamment habillée ,
» nous dit-elle , & je n'ai pas un sol...
» Je paie ordinairement ma chambre
» tous les jours ; en voilà deux que je
» n'ai rien gagné ; mon hôtesse m'a dit
» fort durement que si je rentrois sans
» la payer , elle ne me coucheroit pas :
» j'étois allé au Spectacle avec le peu
» qui me restoit , dans l'espérance de
» trouver quelqu'un qui me payeroit ma
» chambre..... Hélas ! je me suis trom-
» pée ! »

Cette déclaration m'affecta sensiblement : je lui demandai où elle demeurait ; je la conduisis chez elle dans ma voiture ; je lui remis un louis pour subvenir à ses besoins urgents , & je la quittai.

En rentrant chez moi , Charles me demanda si je desirerois voir la Cour , m'assurant qu'il connoissoit assez Versailles pour me faire voir tout ce qu'il y avoit de curieux. Quoiqu'il y avoit

peu de tems que je fusse à Paris , que je n'avois encore rien vu , j'acceptai sa proposition ; & dès le lendemain nous partîmes pour Versailles. Nous arrivâmes par une belle avenue , au bout de laquelle est une place superbe par sa grandeur , mais nue & peu régulière : quelques hôtels qui menacent ruine la bordent d'un côté , & un monceau de pierre de taille l'orne de l'autre ; & ensuite est un magnifique Château , précédé de deux belles cours.

Charles me conduisit d'abord à la Chapelle du Roi ; il veut ouvrir la porte ; mais un homme armé lui dit qu'on entre pas , parce que Sa Majesté entend la Messe. Nous montons un petit escalier ; nous voyons un beau salon , nous y voulons entrer.... : arrive aussi-tôt un Suisse , avec toute sa rusticité , qui nous fait retirer , parce que nos cheveux sont en queue , & que nous n'avons pas eu la précaution de mettre une bourse. Cependant , par réflexion , nous mettons

la main à la poche : les portes s'ouvrent , les yeux se ferment , & nous sommes introduits : plus loin se trouvent plusieurs appartemens aussi riches par la sculpture que par les tableaux ; nous n'osons y entrer , par la crainte d'un second refus ; mais le Suisse vers qui nous avons été généreux donne le signal , & bientôt nous sommes certains que notre action est connue , & que nous pouvons passer outre gratuitement.

Pendant que j'examinais la plus belle des pièces du Château , qu'on nomme *la Galerie des glaces* , le Roi passa : Je demandai quelle étoit cette longue suite , on me dit que c'étoit sa Garde ordinaire : l'instant après passa un gros papa de bonne mine , vêtu d'un riche habit , qui marchoit avec importance ; je me rangeois pour le laisser passer , mais Charles m'arrêta , en me disant que ce n'étoit qu'un garçon du Château , qui avoit été laquais de M. le Maréchal de ☆ ☆ . Oui , Mylord , je vis beaucoup de choses

dans ce riche & majestueux Palais ; ma mémoire n'est pas assez heureuse pour te raconter le tout ; je ne me souviens que de différentes curiosités qui ont autant ébloui mes yeux que blessé mes oreilles ; enfin , je vais t'en faire un détail.

Je ne puis , Mylord , te peindre la richesse & l'élégance de ces appartemens , le goût & l'ordre qui y règnent ; quantité de Seigneurs respectables s'y promènent journellement ; mais ce qui me paroît ridicule, c'est qu'ils sont confondus parmi un grand nombre de petits freluquets , qui rougiroient autant de leur naissance que de la présence de leurs aïeux. Le jeune Prince , qui n'est pas encore décoré , se trouve à côté d'un laquais qui vient d'être fait Valet-de-chambre , & souvent ce dernier passe avant le premier : le Duc , le Prélat , la plupart du tems , se trouvent seuls ; tandis qu'un ancien décroiseur , un élève de cuisine , un autre qui a été commis-

fionnaire de valets, se font suivre avec impudence. Pendant que j'examinois toutes ces choses, je me sentis poussé par un domestique habillé en bourgeois, (1) qui me pria de laisser passer son Maître : je crus que c'étoit un Ministre ; mais ce n'étoit que son Secrétaire. L'instant après j'entendis quelques femmes qui plaignoient les Dames de qualité, parce qu'elles sont obligées de paroître en habit de Cour, c'est-à-dire, avec des paniers : je trouvai cette critique assez plaisante ; car j'y remarquai plus de jalousie que de pitié ; cela me fit d'autant plus de plaisir, que la femme d'un grand Seigneur est distinguée d'avec celle d'un Commis, qui ne le cède en rien à la première, tant par l'élégance que par sa suite.

Après avoir parcouru ces appartemens, nous nous trouvons dans des corridors entourés de Cuisiniers, respirant une

(1) La livrée n'entre pas dans les appartemens.

odeur très-savoureuse : la quantité des Pâtissiers , Rôtisseurs , &c. &c. me fit croire qu'il y avoit fête au Château ; je fus bientôt désabusé , lorsqu'on me fit comprendre qu'il ne falloit pas moins de monde pour nourrir la plus grande partie des personnes attachées à la Cour. Echauffés de tout ce que nous avions vu , nous sortîmes pour prendre l'air : hélas ! je crus bien m'en repentir ; car à peine fûmes-nous dans une grande rue qui est près le Château , que je me sentis abattu & foulé aux pieds d'un superbe courfier qui traînoit un phaëton : le domestique , vêtu d'un habit rouge galonné d'argent , me fit croire que le Maître étoit quelque Marquis français ; mais quelle fut ma surprise ! lorsqu'on me dit que ce n'étoit qu'un Piqueur , attaché aux Ecuries de la Reine , qui domptoit un cheval , & qui tout enorgueilli d'appartenir à une Maîtresse aussi auguste & aussi puissante , étoit assez impudent pour se permettre d'insulter

tout le monde , & d'écraser un homme comme une mouche : heureusement que je me retirai de cet accident sans le moindre égratignure , car je ne pourrois te raconter aujourd'hui le reste de mes observations.

Quelques pas au-dessus de ma chute , nous vîmes un jeune homme assis sur une pierre qui se lamentoit , & qui maudissoit son existence ; Charles l'aborda , & lui demanda quel étoit le sujet de sa douleur.

« Hélas ! Monsieur , lui répondit ce
» malheureux , voilà quatre ans que je
» sollicite pour succéder à mes parens au
» Service du Roi ; & je ne suis pas assez
» heureux de pouvoir mettre ma juste
» demande sous les yeux d'un Monarque
» aussi équitable que bienfaisant ; il
» faut , selon l'étiquette , qu'un mémoire
» adressé au Roi soit donné à un Exempt,
» ensuite , il passe au Capitaine des
» Gardes , qui bien loin de le donner
» au Prince , le met seulement dans la

» chambre de Sa Majesté : huit jours
» après il en sort pour aller dans un Bu-
» reau , & on le porte au Ministre qui
» a le Département de la demande ; si
» le sujet est protégé , le Secrétaire d'Etat
» fait expédier le Brevet , mais si l'in-
» fortuné n'a pas l'honneur d'être connu
» du Premier Commis , ce dernier change
» adroitement le nom de l'un , par celui
» de la Créature qu'il veut produire ;
» alors le malheureux instruit de l'injus-
» tice , se plaint , réclame tous les Pro-
» tecteurs , & comme l'on ne peut des-
» tituer , sans cause , un homme qu'on
» a pourvu , on promet la première
» place vacante , & l'opprimé reste tou-
» jours dans l'espoir Ce qui m'af-
» flige vivement ; c'est que je suis dans
» ce moment de chez un homme de qui
» dépendoit mon bonheur ; je me suis
» réclamé de mon père , qu'il a servi
» dans le tems qu'il étoit Laquais de M.
» le Marquis de Mais , vingt mille
» livres de rente qu'il possède mainte-

» nant , lui font oublier sa naissance &
» son premier état , il ne me connoît
» pas , parce que je suis dans l'indigence ;
» il ne regarde que ceux , qui , parvenus
» comme lui , ont acquis la même impu-
» dence ; contrefeign , équipage , cui-
» siniers , laquais , &c. l'enor-
» gueillissent au point que quand le
» hasard le fait marcher à pied , il passe
» près d'un honnête artisan sans lui
» rendre le salut que le premier a eu
» la foiblesse de lui prodiguer. Ah !
» Monsieur , continua ce jeune homme ,
» si la Nature m'eût doué d'une grande
» taille , si j'eusse eu d'autres sentimens
» ou si j'avois une femme jolie , je ferois
» bientôt heureux ; car le moyen de le
» devenir , est de se mettre Laquais ,
» ou d'être complaisant envers sa fem-
» me avec ces belles qualités on
» devient propriétaire d'un pavillon ,
» possesseur de quelques belles Charges ,
» d'un Marquisat , d'une Baronnie , &
» on a l'espérance de voir des enfans

» s'illustrer dans la Société : que l'homme
 » sans fortune est fou de ne pas endosser
 » cet habit chamarré ; leur fortune ra-
 » pide m'a donné l'idée de faire quel-
 » ques mauvais vers , que j'ai intitulés
 » *l'Heureuse Huitaine*. Vous prenez ,
 » Monsieur , trop de part à mon sort
 » pour que je ne m'empresse pas de vous
 » les réciter. »

L'HEUREUSE HUITAINE. (1)

*La taille , le jargon , l'orgueil & l'impudence ,
 Ecraient , de nos jours , le rang & la naissance.*

DIMANCHE... j'arrive à Versailles ,

LUNDI..... je deviens Porte-faix ;

MARDI..... l'on remarque ma taille ,

MERCREDI... je me vois Laquais :

JEUDI..... j'acquiers la confiance ,

VENDREDI... je suis Régisseur ;

SAMEDI..... je tiens la Finance ;

DIMANCHE... je suis Protecteur. (*Bis.*)

(1) Cette Huitaine peut se chanter sur l'air :
Avec les jeux dans le Village.

» vous voyez , Messieurs , reprit ce jeune
» homme que l'on parvient aisément à
» Versailles , mais il ne faut pas de déli-
» cateffe dans les sentimens la seule
» vertu qu'on doit posséder c'est la
» patience : Et il faut sur-tout , être
» muet , sourd , aveugle , &c. &c. &c.

Le ton déplorable avec lequel ce jeune homme nous tint ce discours , me pénétra de manière que je l'engageai à nous suivre ; il dîna avec nous , & ne nous quitta pas tant que nous restâmes à Versailles , & il me fit connoître en deux jours , ce que je n'aurois , peut-être , pas appris en dix années.

» Je vais vous faire , nous dit-il , un
» tableau de la justice , & de l'équité de
» notre bon Roi. Ah ! s'il connoissoit &
» entendoit tout ! que son peuple
» seroit heureux ! mais cela n'est pas
» possible . . . Quelle suppression n'a-t-il
» pas faite dans sa Maison ! Chevaux-
» légers , Gendarmes , & Garde de la
» porte : ces trois Corps étoient respec-

» tables , mais ils seront plus utiles dans
 » des Régimens , qu'à Versailles , où
 » les deux premiers ne faisoient que pa-
 » roître chaque jour devant Sa Majesté ,
 » & le dernier servoit à la garde parti-
 » culière du Roi , le jour seulement ,
 » parce que les Gardes du Corps font
 » le service de nuit.

» Consolez-vous (disois-je un jour à
 » un Garde de la porte , fils d'un artisan
 » que j'avois parfaitement connu) ; votre
 » père vous a élevé dans le luxe & la
 » mollesse , le hasard vous a jetté dans
 » le Corps de la Gendarmerie (1) , vous
 » en êtes sortis pour épouser la veuve
 » d'un Marchand qui vous a donné de
 » la fortune , & votre charge ; elle a pré-
 » féré l'espoir d'être un jour la femme
 » d'un Chevalier de St. Louis , à son

(1) Il ne faut pas confondre le Corps de Gendarmes de la Garde du Roi avec celui de la Gendarmerie : dans ce dernier , on recevoit toutes sortes de jeunes gens , pourvu qu'ils eussent de la fortune.

» bonheur & sa tranquillité... Malheu-
» reusement elle s'est trompée : consolez-
» vous , lui dis-je encore , gardez votre
» fortune , reprenez votre roture , &
» vous vivrez aussi heureux.

» Mais, continua notre harangueur ,
» qui est-ce qui perdra le plus à cette
» suppression ? Ce sont les Maîtres-
» d'Hôtels , & les Concierges , qui , par
» un abonnement arrêté par le Com-
» mandant , fournissoient à ces Messieurs
» la nourriture , le blanchissage &c. &c.
» Oui ; je plains ces malheureux person-
» nages , qui , de Laquais ou Marmitons
» commençoient à entrer dans la carrière
» de la fortune , & se trouvent déçus
» après avoir eu Cuisiniers , domes-
» tiques , Gouvernantes d'enfans , &
» Femme-de-Chambre à Madame ... le
» tout aux dépens de l'Etat-Major.

» Passons à la Chambre... Que de
» Valets-de-Chambre , & de Valets de
» Garde-robe supprimés , qui n'ache-

» toient leurs Charges que pour mettre
» leurs biens à l'abri des impôts royaux ,
» & qui , faisant faire leurs quartiers , ne
» paroïssent jamais à la Cour !

» Noublions pas la Bouche , qui nour-
» rissoit annuellement *gratis* le quart des
» habitans de Versailles ; — pourquoi ?
» — Parce que depuis le Contrôleur en
» chef jusqu'au plus bas Officier , tenoit
» table chez lui , & apportoit du grand
» commun (1) tous les émolumens dûs
» à sa place Que celle de fournisseur
» de la fruiterie à la Cour est bonne !
» tant que le fruit n'est pas consommé ,
» ni taché ; on le sert , & on le compte
» comme neuf. Enfin , sous le règne de
» Louis XV , un Officier de mes amis ,
» attaché à la fruiterie , m'avoua un
» jour , qu'à la fin de son quartier , sa
» nourriture prise , il avoit mille écus de
» reste.

(1) Bâtiment où sont les cuisines.

» Voilà les Valets de pieds égaux , ils
» ne formeront plus deux classes la
» première se nommoit *les Grands Valets*
» *de pieds* , parce qu'ils étoient en charge :
» la seconde *les Petits* , parce qu'ils
» étoient par Commission : quoique les
» Grands portassent le même habit, ils se
» croyoient bien supérieurs aux autres ,
» & en montant derrière la voiture du
» Roi , ils n'auroient pas pris la gauche
» pour la valeur de leurs Charges : main-
» tenant il n'y aura plus de ces Charges ,
» on les rembourse sur le pied de la créa-
» tion , & ceux qui ont eu assez de pro-
» tection pour rester dans le Service , se
» trouvent aujourd'hui , très--heureux
» d'être au nombre des Petits.

» Quelle suppression n'a-t-on pas fait
» dans les écuries ! Plus de cent per-
» sonnes , & plus de huit cens chevaux ;
» à quoi servoit la plus grande partie
» de ces hommes ? A panser des chevaux
» qui n'appartenoient pas au Roi : ils
» dormoient ensuite dans les écuries , ser-

» voient les Piqueurs , (1) s'enivroient
 » dans les cabarets ; & parce qu'ils
 » étoient chez le Roi , ils se croyoient
 » autorisés à faire tapage , à insulter les
 » filles qu'ils rencontroient ; qu'en arri-
 » voit-il ? Deux jours de prison , & les
 » voilà punis.

» A quoi servoit la confusion de ces
 » chevaux & chaises ? A rouler à Paris ,
 » ou ailleurs un Commis , un Officier de
 » la Bouche , un Valet-de chambre , &c.
 » qui avoit le plus grand soin d'avoir
 » un Piqueur à sa table deux fois par
 » semaine ; malgré cette suppression , le
 » Roi n'en sera pas moins bien servi , &
 » le Bureau des voitures de la Cour y
 » gagnera. Que de particuliers vont
 » aller à pied ! Ils avoient seulement un
 » remise pour la voiture ; & moyennant
 » des étrennes au Piqueur , & au Pale-
 » frenier , les chevaux étoient placés

(1) Ces Messieurs prenoient , de leur propre autorité , des chevaux pour conduire leur femme à la campagne , qui se donnoient des tons de jaquets.

» & nourris dans les écuries du Roi.

» Que les Fermiers des postes aient
» quelques affaires pendantes à la guerre,
» je suis certain qu'ils seront rayés sur
» la feuille des grâces; car ils viennent
» d'obtenir la suppression du contre-
» feing. Quelle désolation dans ces
» Bureaux! plusieurs sont remerciés;
» les appointemens de ceux qui restent
» sont diminués.... Adieu équipage,
» plumes, tables & laquais. Le petit
» Commis, par son activité à contre-
» signer, mangeoit souvent en ville,
» parce que portant le petit uniforme de
» Commissaire des guerres, allant au
» Bureau deux heures par jour, faisant
» une page d'écriture en sa semaine,
» c'étoit un homme conséquent, qui
» faisoit le mystérieux sur les affaires de
» l'État, qu'il ne connoissoit pas lui-
» même.

» Que de Normands, Auvergnats,
» Limosins, Savoyards vont retourner
» dans leur Province! au moins ils tra-
» vailleront, ils soulageront leur vieux

» & languissans parens , & ne tiendront
 » pas à Versailles la place des enfans nés
 » au service ; car il n'y a pas un homme
 » attaché au Roi , par commission , qui
 » n'ait été laquais , & qui n'ait passé sa
 » jeunesse chez des personnes qui , pour
 » ne pas altérer leurs revenus par les
 » pensions , placent leurs gens , & au
 » bout de quelques années , ils se trou-
 » vent brevetés au Trésor Royal.

» Que d'abus réformés ! ô Monarque
 » respectable , & Ministres éclairés !
 » encore un coup-d'œil sur les Moines...
 » les impôts diminueront , & le peuple
 » sera heureux.

Ma foi , Mylord , je te jure que cette
 narration m'amusa infiniment... Si j'eus
 un regret dans ma vie , ce fut de ne
 pouvoir être utile à cet infortuné : je
 le fis souper avec nous pour la dernière
 fois ; & le lendemain , troisième jour de
 notre résidence à Versailles , nous par-
 tâmes pour Paris. N'ayant ni amis , ni
 de maison de faite dans cette Capitale ,
 Charles & moi nous descendîmes chez

le premier Traiteur ; là , se trouvèrent deux particuliers , dont j'ignore les noms , qui se disputoient vivement : nous écoutâmes leur querelle , & nous vîmes bientôt qu'elle étoit sur les affaires d'État. Quelle imprudence , dis-je à Charles ! il y a tant d'Espions dans Paris : enfin , Mylord , l'un se plaignoit des suppressions que l'on faisoit , & l'autre les approuvoit : le premier disoit avec hardiesse : « Comment, Monsieur, n'est-il pas bien
» cruel pour moi d'avoir monté ma
» maison & la garde-robe de ma femme ,
» a raison de deux cents louis d'appointe-
» mens que j'avois , & d'être aujourd'hui
» remercié avec une petite retraite.
» — Est-ce que vous n'avez pas de
» patrimoine ? — Hélas ! non ; je n'avois
» que ma place. — Hé bien , remarquez
» ceux qui n'en ont jamais eu , qui , sans
» aucune retraite , n'ont vécu qu'à force
» de peine & de travail , & alors vous
» vous trouverez heureux. — Quelle
» désolation n'existe pas à Versailles !
» — Pour soutenir les habitans de cette

» Ville, falloit-il perdre tout le Royau-
» me ? Remercions la Providence de
» nous avoir donné un Miniftre éclairé,
» qui a mis fous les yeux d'un jufté
» Monarque cette quantité d'abus :
» quel acte d'humanité n'a - t - on pas
» contracté , en fupprimant l'Ecole Mi-
» litaire ? Le nombre des enfans à l'édu-
» cation eft augmenté , & le bâtiment de
» l'école militaire fervira, dit-on, à un des
» quatre Hôpitaux projetés : le Roi, fans
» altérer fon Tréfor Royal , fait une
» belle œuvre de charité , & verfe dans fa
» caiffe annuellement une fomme con-
» fidérable , qui fervoit à nourrir des
» inutiles ... — Quoi , des *inutiles* ! Ne
» fervions - nous pas à l'instruction des
» enfans ? — Quoi ; mais ils feront auffi-
» bien inftruits dans les Collèges où on
» les place , & il en coûtera bien moins
» cher..... — Hé bien ! que le Roi
» fupprime donc auffi ceux qui s'enri-
» chiffent aux dépens de l'Etat... Voyez
» cette fuperbe maifon entre Versailles &
» Saint Cloud , qui appartient aujour-

» d'hui un grand Seigneur , qui est un
» *Apôtre terrestre* , & qui n'étoit autrefois
» qu'un simple particulier. »

Telle fût la conversation de ces gens ; je n'en fut pas surpris , parce que l'un d'eux y étoit intéressé. Peut-être dura-t-elle long-tems , car nous nous en allâmes ; le lendemain je restai chez moi pour réfléchir sur tout ce que j'avois appris ; j'envoyai Charles aux Petites Affiches , pour faire demander toutes les personnes de mon nom qui pourroient être de ma famille : aucun ne parurent ; je tombai malade , j'en attribuai la cause à l'air , & à la mauvaise odeur qu'on respire dans Paris : à peine fus-je convalescent , je pris le parti de revenir à Londres. Voilà quinze jours que je suis arrivé : si je n'ai pas descendu chez toi , Mylord , c'est que je n'ai voulu te voir qu'au moment de t'offrir cette Brochure , pour prix de l'amitié que je t'ai voué , & que je te garderai toute la vie.

F I N.



